

LA COMMUNE

par Louise MICHEL

d'après le volume n°22 de la *Bibliothèque sociologique*

P.V. STOCK Éditeur

1898

Du mur des fusillés de mai 71, j'aurais voulu saluer les morts des hécatombes nouvelles, les martyrs de Montjuich, les égorgés d'Arménie, les foules écrasées d'Espagne, les multitudes fauchées à Milan et ailleurs, la Grèce vaincue, Cuba se relevant sans cesse, le généreux peuple des États-Unis qui, pour aider à la délivrance de l'île héroïque, fait la guerre de liberté.

Puisqu'il n est plus permis d'y parler hautement, c'est ce livre que je leur dédie; de chaque feuillet soulevé comme pierre d'une tombe s'échappe le souvenir des morts.

Louise MICHEL, Paris, le 1^{er} juin 1898.

AVANT-PROPOS

*Quand la foule aujourd'hui muette,
Comme l'Océan grondera,
Qu'à mourir elle sera prête,
La Commune se lèvera.*

*Nous reviendrons foule sans nombre,
Nous viendrons par tous les chemins,
Spectres vengeurs sortant de l'ombre,
Nous viendrons nous serrant les mains.*

*La mort portera la bannière,
Le drapeau noir crêpe de sang;
Et pourpre fleurira la terre,
Libre sous le ciel flamboyant.*

(L. M. Chanson des prisons, mai 71.)

La Commune à l'heure actuelle est au point pour l'histoire.

Les faits, à cette distance de vingt-cinq années, se dessinent, se groupent sous leur véritable aspect.

Dans les lointains de l'horizon, les événements s'amoncellent de la même manière aujourd'hui avec cette différence, qu'alors, surtout la France s'éveillait, et qu'aujourd'hui c'est le monde.

Quelques années avant sa fin, l'Empire râlant s'accrochait à tout, à la touffe d'herbe comme au rocher; le rocher lui-même croulait; l'Empire, les griffes saignantes, s'accrochait toujours, n'ayant plus au-dessous de lui que l'abîme, il durait encore.

La défaite, fut la montagne qui tombant avec lui l'écrasa.

Entre Sedan et le temps où nous sommes, les choses sont spectrales et nous-mêmes sommes des spectres ayant vécu à travers tant de morts.

Cette époque est le prologue du drame où changera l'axe des sociétés humaines. Nos langues imparfaites ne peuvent rendre l'impression magnifique et terrible du passé qui disparaît mêlé à l'avenir qui se lève. J'ai cherché surtout dans ce livre à faire revivre le drame de 71.

Un monde naissant sur les décombres d'un monde à son heure dernière.

Oui, le temps présent est bien semblable à la fin de l'Empire, avec un grandissement farouche des répressions, une plus féroce acuité de sanglantes horreurs, exhumées du cruel passé.

Comme si quoi que ce soit pouvait empêcher l'éternelle attirance du progrès! On ne peut pas tuer l'idée à coups de canon ni lui mettre les poucettes.

La fin se hâte d'autant plus que l'idéal réel apparaît, puissant et beau, davantage que toutes les fictions qui l'ont précédé.

Plus, aussi, le présent sera lourd, écrasant les foules, plus la hâte d'en sortir sera grande.

Écrire ce livre, c'est revivre les jours terribles où la liberté nous frôlant de son aile s'envola de l'abattoir; c'est rouvrir la fosse sanglante où, sous le dôme tragique de l'incendie s'endormit la Commune belle pour ses noces avec la mort, les noces rouges du martyr.

Dans cette grandeur terrible, pour son courage à l'heure suprême lui seront pardonnés les scrupules, les hésitations de son honnêteté profonde.

Dans les luttes à venir on ne retrouvera plus ces généreux scrupules, car à chaque défaite populaire, la foule est saignée comme les bêtes d'abattoir; ce qu'on trouvera, ce sera l'implacable devoir.

Les morts, du côté de Versailles furent une infinie poignée dont chacun eut des milliers de victimes, immolées à ses mânes; du côté de la Commune les victimes furent sans nom et sans nombre; on ne pouvait évaluer les monceaux de cadavres; les listes officielles en avouèrent trente mille, mais cent mille, et plus serait moins loin de la vérité.

Quoiqu'on fit disparaître les morts par charretées, il y en avait sans cesse de nouveaux amoncellements; pareils à des tas de blé prêts pour les semailles, ils étaient enfouis à la hâte. Seuls, les vols de mouches des charniers emplissant l'abattoir, épouvantèrent les égorgés.

Un instant, on avait espéré dans la paix de la délivrance, la *Marianne* de nos pères, la belle, que disaient-ils, la terre attendait et qu'elle attend toujours; nous l'espérons plus belle encore ayant tant tardé.

Rudes sont les étapes, elles ne seront point éternelles; ce qui est éternel c'est le progrès, mettant sur l'horizon un idéal nouveau, quand a été atteint celui qui la veille semblait utopie.

Aussi notre temps horrible eût semblé paradisiaque à ceux qui disputaient aux grands fauves la proie et le repaire.

Comme le temps des cavernes a passé, le nôtre sombrera; d'hier ou d'aujourd'hui, ils sont aussi morts l'un que l'autre.

Nous aimions en nos veillées des armes parler des luttes pour la liberté, aussi, à l'heure présente dans l'attente d'un germinal nouveau, nous dirons les jours de la Commune et les vingt-cinq ans qui semblent plus d'un siècle, de l'hécatombe de 71 à l'aube qui se lève.

Des temps héroïques commencent; les foules s'assemblent, comme au printemps les essaims d'abeilles; les bardes se lèvent chantant l'épopée nouvelle, c'est bien la veillée des armes où parlera le spectre de mai.

Londres, 20 mai 1898.

L'AGONIE DE L'EMPIRE

1- LE RÉVEIL:

*L'empire s'achevait, il tuait à son aise.
Dans sa chambre, où le seuil avait l'odeur du sang,
Il régnait; mais dans l'air soufflait la Marseillaise,
Rouge était le soleil levant.*

(L. M. Chansons des géôles).

Dans la nuit d'épouvante qui depuis décembre couvrait le troisième Empire, la France semblait morte; mais aux époques où les nations dorment comme en des sépulcres, la vie en silence grandit et ramifie; les événements s'appellent, se répondent pareils à des échos; de la même manière qu'une corde en vibrant en fait vibrer une autre.

Des réveils grandioses succèdent à ces morts apparentes alors, et éclatent les transformations résultées des lentes évolutions.

Alors des effluves enveloppent les êtres, les groupent, les portent, si réellement que l'action semble précéder la volonté; les événements se précipitent, c'est l'heure où se trempent les cœurs comme dans la fournaise l'acier des épées.

Là-bas, par les cyclones, quand le ciel et la terre sont une seule nuit, où râlent comme des poitrines humaines les flots lançant, furieuses, aux rochers leurs griffes blanches d'écume, sous les hurlements du vent, on se sent vivre au fond des temps dans les éléments déchaînés.

Par les tourmentes révolutionnaires au contraire l'attirance est en avant.

L'épigraphe de ce chapitre rend l'impression qu'éprouvaient à la fin de l'Empire ceux qui se jetaient dans la lutte pour la liberté.

*L'empire s'achevait, il tuait à son aise.
Dans sa chambre, où le seuil avait l'odeur du sang,
Il régnait; mais dans l'air soufflait la Marseillaise,
Rouge était le soleil levant.*

La liberté passait sur le monde, l'*Internationale* était sa voix criant par dessus les frontières les revendications des déshérités.

Les complots policiers montraient leur trame ourdie chez Bonaparte: la république romaine égorgée, les expéditions de la Chine et du Mexique découvrant leurs hideux dessous; le souvenir des morts du coup-d'État, tout cela, constituait un triste cortège à celui que Victor Hugo appelait Napoléon le Petit: il avait du sang jusqu'au ventre de son cheval.

De partout, en raz-de-marée, la misère montait, et ce n'étaient pas les prêtres de la société du prince impérial, qui y pouvaient grand'chose; Paris, pourtant, payait pour cette société de lourds impôts, et doit peut-être encore deux millions.

La terreur entourant l'Élysée en fête, la légende du premier Empire, les fameux sept millions de voix arrachés par la peur et la corruption formaient autour de Napoléon III un rempart réputé inaccessible.

L'homme aux yeux louches espérait durer toujours, le rempart pourtant se trouait de brèches, par celle de Sedan enfin passa la révolution.

Nul parmi nous ne pensait alors que rien pût égaler les crimes de l'Empire.

Ce temps et le nôtre se ressemblent suivant l'expression de Rochefort comme deux gouttes de sang. Dans cet enfer, comme aujourd'hui, les poètes chantaient l'épopée qu'on allait vivre et mourir; les uns en strophes ardentes, les autres avec un rire amer.

Combien de nos chansons d'alors seraient d'actualité.

*Le pain est cher, l'argent est rare,
Hausmann fait hausser les loyers,
Le gouvernement est avare,
Seuls, les mouchards sont bien payés!
Fatigués de ce long carême
Qui pèse sur les pauvres gens,
Il se pourrait bien, tout de même,
Que nous prenions le mors aux dents!
Dansons la Bonaparte,
Ce n'est pas nous qui régalaons,
Dansons la Bonaparte!
Nous mettrons sur la carte
Les violons.*

J.-B. Clément.

Les mots ne faisaient pas peur pour jeter à la face du pouvoir ses ignominies.

La chanson de la *Badinguette* fit hurler de fureur les bandes impériales.

*Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir
Comment Badinguette,
D'un coup de baguette,
Devint, par hasard,
Madame César?
La belle au fin fond de l'Espagne
Habitait.
Ah! la buveuse de Champagne
Qu'elle était!
Amis du pouvoir, etc...*

*Que mon peuple crie ou blasphème,
Je m'en fous !
Qui fut mouchard en Angleterre,
Puis bourreau,
Peut bien, sans déroger, se faire
Maquer...
Amis du pouvoir, etc...*

Henri Rochefort.

Parmi les souvenirs joyeux de nos prisons, est la chanson de *la Badinguette* chantée un soir à pleines voix par cette masse de prisonnières que nous étions aux chantiers de Versailles; entre les deux lampes fumeuses qui éclairaient nos corps étendus à terre contre les murs.

Les soldats qui nous gardaient et pour qui l'Empire durait encore, eurent à la fois épouvante et fureur. Nous aurions, hurlaient-ils, une punition exemplaire pour insulte à S. M. *L'Empereur!*

Un autre refrain, celui-là ramassé par la foule, en secouant les loques impériales, avait également le pouvoir de mettre en rage nos vainqueurs.

*A deux sous tout l paquet:
L'pèr', la mèr' Badingue
Et l'petit Badinguet!*

La conviction de la durée de l'Empire était si forte encore dans l'armée de Versailles, que comme certainement bien d'autres, j'en pus lire sur l'ordre de mise en jugement qui me fut signifié à la correction de Versailles: «*Vu le rapport et l'avis de M. le rapporteur et les conclusions de M. le Commissaire impérial, tendant au renvoi devant le 6^{ème} conseil de guerre, etc...*».

Le gouvernement ne pensait pas que ce fût la peine de changer la formule.

Longtemps, la résignation des foules à souffrir nous indigna pendant les dernières années tourmentées de Napoléon III. Nous les enthousiastes de la délivrance, nous la vîmes si longtemps d'avance que notre impatience était plus grande. Des fragments me sont restés de cette époque.

A CEUX QUI VEULENT RESTER ESCLAVES

*Puisque le peuple veut que l'aigle impériale
Plane sur son abjection,
Puisqu'il dort, écrasé sous la froide rafale
De l'éternelle oppression;*

*Puisqu'ils veulent toujours, eux tous que l'on égorge,
Tendre la poitrine au couteau,
Forçons, ô mes amis, l'horrible coupe-gorge,
Nous délivrerons le troupeau!*

*Un seul est légion quand il donne sa vie,
Quand à tous il a dit adieu:
Seul à seul nous irons, l'audace terrifie,
Nous avons le fer et le feu!*

*Assez de lâchetés, les lâches sont des traîtres;
Foule vile, bois, mange et dors;
Puisque tu veux attendre, attends, léchant tes maîtres.
N'as-tu donc pas assez de morts?*

*Le sang de tes enfants fait la terre vermeille,
Dors dans le charnier aux murs sourds.
Dors, voici s'amasser, abeille par abeille,
L'héroïque essaim des faubourgs!*

*Montmartre, Belleville, ô légions vaillantes,
Venez, c'est l'heure d'en finir.
Debout! la honte est lourde et pesantes les chaînes,
Debout! il est beau de mourir!*

L. M.

Oh! combien il y avait longtemps qu'on eût voulu arracher son cœur saignant de sa poitrine pour le jeter à la face du monstre impérial!

Combien il y avait longtemps qu'on disait, froidement résolu, ces vers des *Châtiments*:

*Harmodius, c'est l'heure.
Tu peux frapper cet homme avec tranquillité.*

Ainsi on l'eût fait, comme on ôterait des rails une pierre encombrante.

La tyrannie alors n'avait qu'une tête, le songe de l'avenir nous enveloppait, l'*Homme de Décembre* nous semblait le seul obstacle à la liberté.
